

**ÉCRITURE DE LA RECHERCHE EN SCIENCES  
HUMAINES ET SOCIALES (SHS) ET ÉCRITURE  
LITTÉRAIRE.**

**RÉFLEXION À PARTIR DE L'ARTICLE DE JAMES  
CLIFFORD *DE L'ETHNOGRAPHIE COMME FICTION.*  
*CONRAD ET MALINOWSKI (1985)***

**RESEARCH WRITING IN SOCIAL SCIENCES AND  
LITERARY WRITING.**

**REFLECTION BASED ON JAMES CLIFFORD'S ARTICLE  
*FROM ETHNOGRAPHY AS FICTION. CONRAD AND  
MALINOWSKI (1985)***

Sylvie Dardaillon et Marc Debono  
Université de Tours  
EA4428 DYNADIV

*Résumé* : Nous nous proposons dans cette contribution de relire l'article de James Clifford (JC désormais) « De l'ethnographie comme fiction. Conrad et Malinowski », paru en 1985 (dans sa version traduite), en lien avec les trois ouvrages principalement évoqués dans ce texte : *Au cœur des ténèbres* de Conrad (1899), et les deux ouvrages de Malinowski mis en regard : les *Argonautes du Pacifique occidental* (1922) et son *Journal* (1967). En lisant/relisant ces textes, deux points nous sont apparus comme particulièrement saillants : d'abord, ce que dit JC dans sa comparaison entre Conrad et Malinowski, à savoir la mise en évidence de l'écriture scientifique comme processus de masquage de la conflictualité et de l'irrationnel ; ensuite, ce que ne dit pas JC et qui constitue le point aveugle de sa comparaison, à savoir la possible relation entre écriture « de recherche » et écriture « poétique ».

*Mots clés* : écriture de la recherche / poétique, SHS, Clifford, Conrad, Malinowski

*Abstract*: We propose in this contribution to re-read the article by James Clifford (JC) "From ethnography as fiction. Conrad and Malinowski", published in 1985 (in its translated version), in connection with the three books mainly mentioned in this text: *Heart of Darkness* by Conrad (1899), and the two books by Malinowski he chose to draw a parallel with: *Argonauts of the Western Pacific* (1922) and his *Journal* (1967). While reading/re-reading these texts, two points appeared particularly salient to us: first, what JC points out in his comparison between Conrad and Malinowski, namely the highlighting of scientific writing as a process of masking conflictuality and irrationality; next, what JC does not mention and which constitutes the

blind point of his comparison, namely the possible relation between "research" writing and "poetic" writing.

*Keywords:* research writing / poetic writing, Humanities and Social Sciences, Clifford, Conrad, Malinowski

## Introduction

Nous nous proposons dans cette contribution de relire l'article de James Clifford (JC désormais) « De l'ethnographie comme fiction. Conrad et Malinowski », paru en 1985 (dans sa version traduite), en lien avec les trois ouvrages principalement évoqués dans ce texte : *Au coeur des ténèbres* de Conrad (1899), et les deux ouvrages de Malinowski mis en regard : les *Argonautes du Pacifique occidental* (1922) et son *Journal* (1967). En lisant/ relisant ces textes, deux points nous sont apparus comme particulièrement saillants : d'abord, ce que *dit* JC dans sa comparaison entre Conrad et Malinowski, à savoir la mise en évidence de l'écriture scientifique comme processus de masquage de la conflictualité et de l'irrationnel ; ensuite, ce que *ne dit pas* JC et qui constitue le point aveugle de sa comparaison, à savoir la possible relation entre écriture « de recherche » et écriture « poétique ».

### « Exterminer les brutes » : Malinowski (*Journal*) et Kurtz. L'écriture scientifique comme processus de masquage de la conflictualité et de l'irrationnel

JC rappelle à plusieurs reprises combien le *Journal* de Malinowski fit scandale quand il fut publié (après la mort de son auteur et manifestement contre sa volonté), tant « l'anthropologue sophistiqué des *Argonautes* ne maintint pas toujours une attitude compréhensive et bienveillante à l'égard de ses informateurs trobriandais » (1985 [1967], p. 62), qu'il appelait « sales nègres ». A ce propos, JC revient sur « un des passages les plus souvent cités du *Journal* » où « Malinowski révélait ses sentiments sous la forme d'un penchant à 'exterminer les brutes' » : « En général, mon sentiment envers les indigènes tend décidément à : 'Qu'on extermine les brutes !' » (MALINOWSKI, 1985 [1967], p. 83). La référence est ici directe à la phrase de Kurtz, personnage devenu mythique du *Cœur des ténèbres*, envoyé par l'institution coloniale au cœur du Congo pour rédiger une « Étude sur les coutumes sauvages », et dont la folie dans laquelle il tombe symbolise pour l'auteur polono-britannique toute l'absurdité et la violence du

système colonial, « la cruelle déconstruction de la prétention coloniale à civiliser les indigènes en terres tropicales » (BIBEAU, 2010, p. 130). Cette phrase de Kurtz sous la plume du Malinowski du *Journal* prend donc une dimension très particulière : en mettant en regard la « réintroduction de ces faits déplaisants dans le domaine public de la science anthropologique » (CLIFFORD, 1985, p. 62) avec la mise en scène du « personnage » de l'anthropologue « new-style » dans le texte académique (*Les Argonautes*), on peut dire que JC fait du « cas Malinowski » une illustration du processus de masquage par l'écriture scientifique de la conflictualité et des préjugés racistes, de l'ambivalence et de la violence, voire de l'irrationnel de l'auteur-anthropologue. Finalement c'est l'ouvrage scientifique qui apparaît comme une fiction, une ré-écriture des faits qui en masque la sauvagerie - celle dont parle Conrad dans son roman, « cette part, souvent impénétrable qui habite l'homme » (BIBEAU, 2010, p. 127).

Autre point intéressant dans cette comparaison, « le sort du furieux griffonnage de Kurtz dans *Au cœur des ténèbres* » (CLIFFORD, 1985, p. 63) : « Marlow [le narrateur et personnage du roman de Conrad dont la mission était de ramener Kurtz] arrache l'accablant et véridique supplément avant de donner à la presse belge [et à la veuve de Kurtz] la dissertation de Kurtz sur les coutumes sauvages » (CLIFFORD, 1985, p. 63). Et JC évoque à cet égard « le pieux mensonge de Marlow » répondant à l'impatiente question de la veuve de Kurtz : « J'étais sur le point de lui crier : « Vous ne les entendez donc pas ? » L'obscurité les répétait en un souffle persistant tout autour de nous [...] « L'horreur ! L'horreur ! » [...] Je me repris et parlai lentement : « La dernière parole qu'il a prononcée : ce fut votre nom ». [...] Je n'ai pas pu le dire à la jeune fille. Ça aurait été trop de noirceur – trop de complète noirceur... » (CONRAD, 1985 [1899], p. 164-165), mensonge qu'il rapproche du « pieux mensonge de Malinowski » constitué par « l'oeuvre d'ethnographie classique », *Les Argonautes du Pacifique occidental*. À partir de cet épisode de la fiction conradienne, JC en vient à ce qu'il appelle « une question troublante » : « Quel est ce qui est toujours, en quelque sorte, arraché, dans la construction d'un discours public scientifique ? » (CONRAD, 1985 [1899], p. 63). La réponse est, bien souvent, « cette part d'obscurité, souvent impénétrable, qui habite l'homme », qui constitue le matériau conradien par excellence (BIBEAU, 2010, p. 127) mais qui serait inacceptable dans la sphère scientifique ; cette part irrationnelle qui rejaillit parfois de manière imprévisible (le « furieux griffonnage » et les derniers mots de Kurtz, les propos racistes et intolérants de Malinowski dans son journal). Cette dimension de l'homme (de tout homme serait-on tenté de

dire, en embrassant la philosophie pessimiste de Conrad) que le discours scientifique ne peut supporter (littéralement, en tant que, justement, discours scientifique), cette « page arrachée » à l'écriture distancée de la science (fût-elle « humaine et sociale »), on peut également la comparer à la célèbre page des carnets de Galilée, dont B. Latour propose une interprétation éclairante : sur cette page représentant les ombres de la lune, une partie qui n'est quasiment jamais représentée (troncature très révélatrice d'une certaine idéologie) figure l'horoscope de Laurent de Médicis : Galilée, pour avoir donné son nom aux « sciences galiléennes », n'en était pas moins sensible aux mythes astraux, et en B. Latour conclut que « pour Galilée, cela fait partie du même monde, mais pour nous qui regardons cette page, ce mélange a une signification qui semble appartenir à des mondes différents » (LATOURE, 2007, p. 132). Le Malinowski du *Journal* et des *Argonautes* regardent bien le « même monde », le processus de masquage intervenant a posteriori, dans le processus d'écriture de la recherche.

On peut considérer, en suivant V. Debaene, que la « page arrachée » est parfois reversée par la suite comme « tribut », sous la forme du « second livre » des ethnographes : un « tribut » (d'honnêteté réflexive) payé au masquage de l'ouvrage académique « classique » ; un tribut au « pieux mensonge » ; « un tribut payé par lui pour cette violence d'avoir voulu constituer d'autres hommes en objets » (DEBAENE, 2010, p. 491). Ou même, pour reprendre l'analyse de Didier de Robillard « une auto-réparation du chercheur par lui-même et à ses propres yeux, notamment à travers le regard de ses lecteurs » (ROBILLARD, 2014, p. 169-170)<sup>1</sup>.

Mais, si l'on en reste là, la comparaison Conrad/Malinowski débouche sur une réflexion désormais assez connue (même si toujours minoritaire en SHS) sur ce qu'il faudrait faire pour éviter le « pieux mensonge » dans l'écriture de la recherche : ce point a déjà été travaillé, surtout en anthropologie et en histoire à partir des années 50.

En histoire, les travaux de MARROU (1954), VEYNE (1971), puis de CERTEAU (1975), ont ouvert la voie d'une écriture « honnête » :

La critique s'indigne et proteste contre cette invasion du moi haïssable. *L'honnêteté scientifique* me paraît exiger que l'historien, par un *effort de prise de conscience*, définisse l'orientation de sa pensée, explicite ses postulats (dans

---

<sup>1</sup> Dans le champ universitaire français, on peut interpréter certains travaux, comme l'« habilitation à diriger les recherches » (HDR), comme des moments où l'on considère bon de payer ce « tribut réflexif » (à la communauté scientifique, sans doute).

la mesure où la chose est possible) ; *qu'il se montre en action et nous fasse assister à la genèse de son oeuvre [...], qu'il décrive son itinéraire intérieur*, car toute recherche historique, si elle est vraiment féconde, implique un progrès dans l'âme même de son auteur... en un mot qu'il fournisse tous les matériaux qu'une *introspection scrupuleuse* peut apporter à ce qu'en termes empruntés à Sartre j'avais proposé d'appeler sa 'psychanalyse existentielle'. (MARROU, 1975 [1954], p. 231 ; nous soulignons [SD & MD])

Mutatis mutandis, l'anthropologie a également connu ceux que C. Geertz a appelés « les enfants de Malinowski » (GEERTZ, 1983, cité par CLIFFORD, 1985, p. 63), « ces ethnographes 'réflexifs', dialogiques, soucieux d'herméneutique », qui – juge-t-il – « vont, je pense, à peu près aussi loin que Conrad dans *Au cœur des ténèbres*, du moins dans leur présentation de l'autorité narrative » (CLIFFORD, 1985, p. 63-64). Pourtant, force est de constater, que ce mouvement a, en SHS, toujours été marginal : marginalité qui est finalement assez « normale » dans un monde scientifique où l'occultation, la dissimulation par l'écriture, l'escamotage du « fondement existentiel » de la recherche constituent, selon P. Veyne, une « règle du jeu » :

Deux historiens des religions ne seront pas d'accord sur le 'symbolisme funéraire romain', parce que l'un a l'expérience des inscriptions antiques, des pèlerinages bretons, de la dévotion napolitaine et qu'il a lu Le Bras, pendant que l'autre s'est fait une philosophie religieuse à partir des textes antiques, de sa propre foi et de sainte Thérèse ; *la règle du jeu étant qu'on ne cherche jamais à expliciter le contenu des expériences qui sont le fondement de la rétrodiction*, il ne leur restera plus qu'à s'accuser mutuellement de manquer de sensibilité religieuse, ce qui ne veut rien dire, mais se pardonne difficilement.. (VEYNE, 1971, p. 212 ; nous soulignons [SD & MD])

« Règle du jeu » négative donc : pour être pris au sérieux, il faudrait – si l'on en croit Veyne – masquer, taire, effacer, éluder les éléments de subjectivité dans l'écriture de la recherche en SHS.

Est-ce ainsi qu'il faut interpréter ce constat : « l'anthropologie attend toujours son Conrad » (CLIFFORD, 1985, p. 50) ? Un anthropologue qui romprait avec ce type de contrainte, de règle ? Le constat de JC reste tout de même assez mystérieux, car il n'en explique pas vraiment les raisons : c'est sans doute le point aveugle de sa comparaison, qui ne traite pas de la dimension poétique de l'écriture, restant ainsi quelque peu « dupe des 'Grands Partages' (entre science et littérature, entre ethnographie et fiction, entre réel et imaginaire, entre objectif et subjectif, etc.) » (DEBAENE,

2005, p. 224, cité par BONOLI, 2007, p. 52).

### **Le point aveugle de la comparaison de Clifford : l'écriture poétique**

Dans son article, JC affirme dès l'introduction que « l'expérience 'ethnographique' n'est pas la propriété d'un seul discours ni d'une seule discipline » et que le « fait d'être décentré dans un univers de représentations et de valeurs différentes — état qui résulte de ce qu'on est à la fois 'dans' la culture et observateur 'de' la culture — imprègne aussi bien l'art que la littérature modernes » (CLIFFORD, 1985, p. 48). Il se place toutefois sous l'angle des postures d'écrivain ou d'ethnologue, de leur rapport au mensonge et à la vérité. Il déclare plus loin que « Conrad au Congo et Malinowski aux Trobriand se trouvèrent empêtrés dans des situations très complexes, contradictoires et subjectives qui s'articulaient aux niveaux du langage, du désir et de l'appartenance culturelle » (CLIFFORD, 1985, p. 54).

Chez Conrad, il s'agit moins d'un récit de voyage ou d'aventure que d'une quête de sens. Comme l'écrit Todorov dans *Poétique de la prose* : « la remontée du fleuve est donc une accession à la vérité, l'espace symbolise le temps, les aventures servent à comprendre. [...] Le récit d'action (« mythologique ») n'est là que pour permettre le déploiement d'un récit de connaissance (« gnoséologique ») » (TODOROV, 1978 [1971], p. 163). Marlow estime d'ailleurs que « la remontée de ce fleuve, c'était comme une remontée aux premiers commencements du monde (CONRAD, 1985 [1899], p. 74). Sa mission (conduire le vapeur) s'avère n'être rien d'autre qu'une capacité à interpréter des signes : « Il me fallait sans cesse deviner où était le chenal ; je devais discerner, essentiellement grâce à l'inspiration, les signes annonciateurs de bancs invisibles ; je guettais les rochers immergés [...] je devais ouvrir l'œil pour ne pas laisser passer les indices de bois mort » (CONRAD, 1985 [1899], p. 75)

Les rapports humains, dans le roman de Conrad, semblent n'être rien d'autre qu'une recherche herméneutique. L'abondance de références métaphoriques au blanc et au noir, à la lumière et à l'obscurité n'est évidemment pas étrangère à la visée gnoséologique non sans ambiguïté : le blanc du brouillard peut empêcher la connaissance, lorsque les hommes noirs sont malades, apparaissent des taches blanches, Kurtz peint « une petite étude à l'huile, sur un panneau, représentant une femme, drapée, les yeux bandés et une torche allumée. Le fond était ténébreux – presque noir » (CONRAD, 1985 [1899], p. 55). Le titre est en cela programmatique,

désignant le « Cœur des Ténèbres » comme lieu mythique d'une sauvagerie en partie fantasmée, continent inconnu à la fois effrayant et désiré où les hommes apparaissent déshumanisés. Ainsi Conrad esquisse-t-il les indigènes agonisants, « ombres noires de maladie et d'inanition, gisant pêle-mêle dans l'ombre verdâtre », « paquets d'angles aigus » que Marlow aperçoit près du poste auquel il aborde avant de prendre en charge le vapeur qui lui permettra de s'enfoncer dans les terres sur le Congo : « Tandis que je demeurais là frappé d'horreur, l'une de ces créatures se dressa sur les mains et les genoux, et partit vers le fleuve à quatre pattes pour boire. Il lapa l'eau dans sa main, puis s'assit au soleil, les tibias croisés devant lui et laissa au bout d'un moment sa tête laineuse tomber sur son sternum. » (CONRAD, 1980 [1899], p. 38-39). Ces « formes noires » exténuées par le colonialisme se feront plus loin « sauvages », lorsque Marlow, réfugié au cœur du Congo dans son vapeur assiégé, comme si on lui avait « ôté un voile de devant les yeux », distingue « dans les profondeurs de l'obscurité confuse des poitrines, des bras et jambes nus, des yeux menaçants – les taillis fourmill[ant] de membres humains qui bougeaient et luisaient, couleur de bronze » (CONRAD, 1980 [1899], p. 98).

Cette perception fragmentaire des corps dans le texte de Conrad nous parle de la construction du sens à travers la langue, de sa force « poétique » et esthétique au sens propre. Dans *Au cœur des ténèbres*, l'expérience poétique met en rapport le moi, le monde et les mots et c'est de leur interaction que naît la « matière-émotion » du poème, selon les termes de René Char<sup>2</sup>. Conrad définit d'ailleurs dans la préface de son troisième roman, *Le Nègre du Narcisse*, ce que l'on pourrait considérer comme son art poétique comme « la tentative d'un esprit résolu pour rendre le mieux possible justice à l'univers visible, en mettant en lumière la qualité, diverse et une, que recèle chacun de ses aspects » (CONRAD, 1983 [1897], p. 11). Il unit regards scientifique et artistique affirmant que « l'artiste, aussi bien que le penseur ou l'homme de science, recherche la vérité et lance son appel » (CONRAD, 1983 [1897], p. 11). Conrad distingue cependant deux modalités d'investigation et de transmission :

séduit par l'apparence du monde, le penseur s'enfonce dans la région des idées, l'homme de science dans le domaine des faits [...] ils parlent avec assurance à notre sens commun, à notre intelligence, [...] fréquemment à nos préjugés [...] toujours à notre crédulité. Il en va autrement pour l'artiste.

---

<sup>2</sup> Article « Poésie », M. Collot, Universalis en ligne. URL : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/poesie/>.

En présence du même spectacle énigmatique, l'artiste descend en lui-même [...]. Son appel est moins bruyant, plus profond, moins précis, plus émouvant, et plus tôt oublié. Et pourtant son effet persiste à jamais [...]. Un tel appel, pour produire son effet, doit être une impression transmise par les sens. (CONRAD, 1983 [1897], p. 11-12)

Cette dernière formule nous renvoie à la conception aristotélicienne de l'esthétique, fortement ancrée dans la sensation, dans le ressenti qu'exprime le verbe *αἰσθάνομαι*. Avec des accents plus meschonniciens, Conrad poursuit :

Et ce n'est que par une dévotion complète et inébranlable à la parfaite fusion de la forme et de la substance, ce n'est que par un soin incessant et inlassable apporté au contour et à la sonorité des phrases qu'on peut approcher de la plasticité et de la couleur, et que la lumière de la suggestivité magique peut jouer furtivement à la surface banale des mots, des vieux, vieux mots usés et effacés par des siècles d'insouciant usage. (CONRAD, 1983 [1897], p. 13)

Enfin, il donne ainsi la parole au poète : « La tâche que je m'efforce d'accomplir consiste, par le seul pouvoir des mots écrits, à vous faire entendre, à vous faire sentir, et avant tout à vous faire *voir*<sup>3</sup> » (CONRAD, 1983 [1897], p. 13).

C'est peut-être ce qu'ambitionne Malinowski, lecteur assidu de Conrad, comme en témoignent les multiples allusions du *Journal*. Certains traits de son écriture manifestent une tentation pour le littéraire, pour la force « poétique » d'une écriture à comparer avec celle des *Argonautes*, plus « scientifique ». Prenons pour exemple un extrait du périple maritime de Malinowski en décembre 1917 entre la Nouvelle Guinée Orientale et les îles Trobriand. Voici comment l'ethnologue décrit l'île principale de Fergusson dans *Les Argonautes* :

dominant les Amphletts du côté sud, se dresse tout droit hors de la mer en une svelte et élégante pyramide, la haute montagne de Koyatabu, pic le plus élevé de l'île. Son immense surface verte est partagée en deux par le blanc ruban d'un torrent qui sourd presque à mi-hauteur et descend vers la mer. (MALINOWSKI, 1989 [1922], p. 103)

Comparons cette même arrivée à Fergusson telle que « captée » initialement dans le *Journal* : « Face à nous les rives abruptes de Fergusson »,

<sup>3</sup> Terme surligné par l'auteur.



écrit Malinowski,

Des terrasses basses, certaines cultivées, d'autres envahies par la jungle ; d'étroits goulets comme dans un lagon. Puis une vue soudain spacieuse, tout d'abord un front de falaises accores<sup>4</sup>, puis les montagnes s'éloignent, dégagant un plateau peu élevé, long et vaste ; à droite une paroi rocheuse et déchiquetée : de nombreux canyons, des arêtes vives. Puis on vire de bord ; Dobu un volcan éteint ; Bwayo'u à main gauche et, au de-là de Dobu, les crêtes lointaines de Normanby [...] Le couchant : de l'or qui fond dans une coupe de calcédoine. (MALINOWSKI, 1985 [1967], p. 145)

Ces deux descriptions embrassent peu ou prou le même paysage mais relèvent de deux rapports sensiblement différents à l'écriture : une écriture que nous pourrions qualifier de « grise », objective, ordonnée syntaxiquement dans une perspective synthétique et explicative dans les *Argonautes*, une écriture plus rythmée, écriture du fragment qui accompagne l'instantané de la découverte, écriture sensible et métaphorique dans le *Journal*. Comme si cette écriture, tout en intégrant des données de géographie maritime rigoureuses laissait affleurer les rythmes propres du sujet évoqués par Meschonnic ainsi que les échos lointains aux lectures littéraires, ici peut-être la métaphore de la calcédoine déjà présente chez Flaubert : « Sous un voile bleuâtre lui cachant [à une jeune fille] la poitrine et la tête, on distinguait les arcs de ses yeux, les calcédoines de ses oreilles, la blancheur de sa peau ». C'est comme si, à travers l'écriture du *Journal*, Malinowski touchait le projet proustien d'une parole littéraire « révélant », « développant » les clichés autrement inutiles de notre mémoire vécue, puisque pour Proust, « la vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent vécue, c'est la littérature » (PROUST, 1954, p. 895).

Le *Journal* semble théâtraliser, dramatiser les corps : « Les Borowa'i étaient extraordinaires : des visages aux traits absolument australiens, les cheveux lisses, des nez de singes, une expression de sauvage terreur » (MALINOWSKI, 1985 [1967], p. 72). Dans le village de Tupuselaila évoquant « la mélancolie de la lagune vénitienne » l'ethnologue entrevoit

par les sombres interstices [...] des corps cuivrés, le blanc des yeux étincelle dans la pénombre des chambres, de temps en temps pointent des seins bien fermes – *maire* (coquillage de nacre en forme de croissant). [...] Les vérandas sont pleines de monde ; de nombreuses gondoles, des enfants qui piaillent,

---

<sup>4</sup> Terme de géographie marine : qui présente une brusque dénivellation au-dessus et en-dessous des eaux.

des chiens. (MALINOWSKI, 1985 [1967], p. 99)

Fragments, phrases nominales, notations de couleurs, de formes, métaphore marine... ces éléments inscrits dans le *Journal* évoquent les notes préliminaires du dramaturge ou du romancier. La description scientifique des *Argonautes* a perdu cette dimension saisie sur le vif au profit d'une sorte de catalogue distancié :

La grande diversité dans les apparences physiques est ce qui frappe tout d'abord à Boyowa. Nous nous trouvons devant des hommes et des femmes de grande taille, ayant un beau maintien, les traits délicats, le profil nettement aquilin, le front haut, le nez et le menton bien dessinés, le regard ouvert et intelligent. À côté de cela, d'autres sont dotés d'une face prognathe, négroïde, avec une grande bouche, des lèvres épaisses, un front étroit et une expression vulgaire. Ceux qui ont les traits les plus fins sont aussi d'une peau beaucoup plus claire. (MALINOWSKI, 1989 [1922], p. 108-109)

Les impressions « brutes » et perceptions esthétiques du *Journal* ont ainsi laissé place à des caractéristiques qui relèvent pour beaucoup de préjugés ethniques, voire moraux, frôlant en cela la caricature.

Clifford fait observer que chez Conrad, « la jungle est cacophonique, remplie de trop nombreuses voix et, de ce fait « muette », incohérente » (CLIFFORD, 1985, p. 54), tandis que Malinowski dans le *Journal* révèle un monde subjectif qui mêle des voix, des mondes : mère, maîtresses, fiancée, meilleur ami, Trobriandais, missionnaires locaux, marchands — et des univers d'évasion, les romans auxquels il ne peut jamais résister, passant des jours entiers à lire non seulement Conrad mais aussi Gautier, Cooper et Dumas qui l'avait « envoûté malgré ses défauts flagrants » (MALINOWSKI, 1985 [1967], p. 77). L'hiver 1914-1915 correspond manifestement chez Malinowski à une période d'intense réflexion sur ses rapports à l'écriture littéraire. Il re/lit les romans de Dumas, d'une traite, fin décembre début janvier et ses notes mettent en évidence une véritable « fascination » pour le romancier (et le romanesque ?) :

Je me mettais à lire sitôt levé », écrit-il, « et ne m'arrêtais plus même pendant les repas, poursuivant ainsi jusqu'à minuit. C'est seulement au coucher du soleil que je m'arrachais à mon lit pour faire une petite promenade le long du rivage. Ma tête bourdonnait, mes yeux et mon cerveau étaient [...] – et je lisais encore, et je lisais toujours, sans discontinuer comme si la mort était au bout, bien résolu qu'une fois que j'en aurais terminé avec cette camelote, je ne toucherais plus un autre livre pour le restant de mon séjour en NG.

(MALINOWSKI, 1985 [1967], p. 78)

Ces derniers mots nous semblent révélateurs de la tension qui habite Malinowski qui semble se méfier du littéraire et vouloir prendre ses distances, considère comme « indispensable » de lire « Rivers et des ouvrages d'ethnologie théorique, car cela [l]'incite à travailler de manière toute différente, et [lui] permet de tirer parti de [ses] observations de manière entièrement autre » (MALINOWSKI, 1985 [1967], p. 79). Dès le lendemain toutefois, il écrit : « Une fois encore la poésie m'obsède et je voudrais écrire un poème, mais sur quoi, je l'ignore » (MALINOWSKI, 1985 [1967], p. 81).

Enfin, dans la dernière phase du *Journal*, fin avril 1918, Malinowski livre quelques éléments éclairants quant à sa pratique de l'écriture :

Revenu par le clair de lune, composant dans ma tête un article sur la *kula* [...] – j'étais exténué et je ne pouvais plus aligner deux idées. J'ai été faire un tour... le long de la plage de sable et de galets, puis retour. Le grand feu jetait des lueurs vacillantes sur les palmiers aux couleurs tendres à l'arrière-plan ; la nuit se fit. Kitava disparut au-delà des lointains. Une fois encore, un afflux de joie de connaître cette libre existence [...] *le voile s'est déchiré*. (MALINOWSKI, 1985 [1967], p. 252-253)

Déambulations créatrices, écrin exotique de la pensée et image du voile déchiré évoquent inmanquablement pour nous les *Rêveries du promeneur solitaire* et le rôle assigné par Rousseau à la marche, à l'oscillation de la barque dans la genèse des pensées et leur mise en texte.

## Éléments de conclusion

Pour JC, au rebours de ses ambitions, « Malinowski ne fut pas le Conrad de l'anthropologie. Il en devint plutôt le Zola, un naturaliste présentant des faits rehaussés d'une « atmosphère ». Reste que son modèle littéraire le plus direct fut, sans aucun doute, Frazer. L'anthropologie attend toujours son Conrad ! » (CLIFFORD, 1985, p. 49-50).

Elle peut toujours l'attendre, tant que les conceptions du langage ne sont pas discutées, tant que les frontières entre art et science ne sont pas repensées, et pas uniquement en tant que validation/contestation de la science : « On ne redira jamais assez l'importance du sensible comme validation ou contestation de la sphère scientifique » (ASPOD, 2012, p.

56).

Malinowski aurait peut-être pu s'approcher davantage de son rêve en laissant plus de place à l'écriture du *Journal* dans son écriture des *Argonautes*, en faisant davantage confiance à la puissance créatrice du langage, à la capacité de l'écriture littéraire à saisir et tisser la pluri-dimensionnalité de l'expérience humaine, puisque comme l'a écrit Proust « une heure n'est pas qu'une heure, c'est un vase rempli de parfums, de sons, de projets et de climats » (PROUST, 1954, p. 889). Ce serait alors au chercheur à inventer sa propre langue, empruntant au poète son pouvoir de création, sa capacité à interpréter et donner à voir sa propre vision du monde dans la langue puisque, comme l'a écrit Heidegger : « Même quand nous atteignons l'inexprimable, celui-ci n'existe que dans la mesure où la signifiante (*Bedeutsamkeit*) de la parole nous conduit à la limite du langage. Cette limite elle-même est encore quelque chose qui appartient à la langue et qui abrite en soi le rapport au mot et à la chose » (HEIDEGGER, 1990 [1962]).

Une parole créatrice, poétique en SHS aurait alors pour objet d'ouvrir des voies nouvelles, en créant des brèches, poussant ainsi le souci herméneutique un cran plus loin, de changer de conception du langage pour introduire une dimension plus poétique dans la perspective.

### Références bibliographiques

ASPORD, E. « Les Savanturiers. Essais sur les chercheurs d'art du XXI<sup>e</sup> siècle », dans J.-P. Fourmentraux (coord.), **Art et science**, CNRS Editions, pp. 49-58, 2012.

BARTHES, R. « De la science à la littérature », in **Le bruissement de la langue**. Essais critiques IV, Paris : Seuil, pp. 9-60, 1984 [1967].

BIBEAU, G. « Ne pas oublier Monsieur Kurtz : l'attrait de la sauvagerie », **Anthropologie et Sociétés**, 34 (3), pp. 117-136, 2010.

BONOLI, L. « Fiction, épistémologie et sciences humaines », **A Contrario**, nr. 1, pp. 51-66, 2007.

CERTEAU, M. de, **L'écriture de l'histoire**, Paris, Gallimard, 1975.

CONRAD, J. **Le Nègre du Narcisse**, L'imaginaire Gallimard, 1983 [1897].

CONRAD, J. **Au cœur des ténèbres**, Paris: Aubier-Montaigne, 1985 [1899].

CLIFFORD, J. « De l'ethnographie comme fiction. Conrad et Malinowski »,

**Études rurales**, nr. 97-98, pp. 47-67, 1985.

DEBAENE, V. « Ethnographie/fiction. A propos de quelques confusions et faux paradoxes », **L'Homme**, nr. 175-176, pp. 219-232, 2005.

DEBAENE, V. **L'adieu au voyage. L'ethnologie française entre science et littérature**, Paris : Gallimard, 2010.

FLAUBERT, G. **Trois contes**, 1877, p. 195. URL: [https://fr.wikisource.org/wiki/Page:Gustave\\_Flaubert\\_-\\_Trois\\_contes.djvu/184](https://fr.wikisource.org/wiki/Page:Gustave_Flaubert_-_Trois_contes.djvu/184)

GEERTZ, C. **Works and Lives: The Anthropologist as Author**, Conférences prononcées à l'Université de Californie en mai 1983 [publiées en 1988 chez Stanford University Press, Stanford], 1983.

HEIDEGGER, M. **Langue de tradition et langue technique**, Bruxelles: Lebeer-Hossmann, 1990 [1962].

LATOUR, B. « Autour d'une controverse, deux hétérotopies parallèles », dans J. Allouch, A. Badiou, P. Chartier, **Oser construire. Pour François Jullien**, Paris: Les Empêcheurs de penser en rond, pp. 131-142, 2007.

MALINOWSKI, B. **Les Argonautes du Pacifique occidental**, Paris: Gallimard, 1989 [1922].

MALINOWSKI, B. **Journal d'ethnologue**, Paris: Le Seuil, 1985 [1967].

MARROU, H.I. **De la connaissance historique**, Paris: Le Seuil, 1954.

MESCHONNIC, H. **Critique du rythme : anthropologie historique du langage**, Lagrasse: Verdier, 1982.

PROUST, M. **Le Temps retrouvé**, Paris: Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade, t. III), 1954 [1927].

ROBILLARD, D. de, « Monnaie de signe, monnaie de singe ? Comment comprendre des corpus électroniques ? Implications épistémologiques, éthiques et politique », dans M. Debono (dir.), **Corpus numériques, langues et sens. Enjeux épistémologiques et politiques**, Bruxelles, Bern, Berlin, Frankfurt am Main, New York, Oxford, Wien: Peter Lang (« GRAMM-R. Études de linguistique française »), pp. 145-204, 2014.

TODOROV, T. **Poétique de la prose**, Paris, Le Seuil (Point), 1978 [1971].

VEYNE, P. **Comment on écrit l'histoire**, Paris: Le Seuil, 1971.